

SISTER PRODUCTIONS ET SURVIVANCE PRÉSENTENT



SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

DEMONS IN PARADISE

UN FILM DE
JUDE RATNAM

SORTIE NATIONALE LE 21 MARS 2018



PROCIREP
ANGOA



BUSAN
International Film Festival



letta
berlin
ofund
europe

RÉGION
NOUVELLE-
AQUITAINE



SISTER
PRODUCTIONS



survivaance

DEMONS IN PARADISE

Un film de **Jude Ratnam**
Produit par **Sister Productions**
et **Kriti a Work of Art**
Sri Lanka · 2017 · 94 min
Tamoul, anglais, cingalais.

SORTIE NATIONALE
LE 21 MARS 2018



Contacts

DISTRIBUTION / Survivance

Guillaume Morel :

guillaume@survivance.net

06 74 86 38 95

Nina Chanay :

ninachanay@gmail.com

06 45 40 58 21


PRESSE

Emmanuel Vernières :

emvernieres@gmail.com

06 10 28 92 93 · 01 40 36 86 44

Matériel disponible : www.survivance.net



« Que demandent les morts ?
Qu'on pense à eux ? Qu'on les libère en jugeant les coupables ?
Ou veulent-ils qu'on comprenne ce qui a eu lieu ? »

Rithy Panh, *L'Élimination* (Grasset).

« *Demons in Paradise*, le premier film de Jude Ratnam, qui traite des trente ans de guerre civile au Sri-Lanka, s'inscrit sans conteste dans la lignée de *Shoah* de Claude Lanzmann, *Goulag* de Iossif Pasternak et Hélène Chatelain, *S21* et *L'Image manquante* de Rithy Panh.

Ce film confirme avec éclat qu'aujourd'hui c'est par le cinéma et dans le cinéma que les plus sanglantes tragédies de notre temps peuvent être à la fois questionnées dans leur complexité et proprement considérées par nos sociétés – ce, dans un vrai partage tant avec les populations concernées qu'avec le reste de l'humanité. »

Thierry Garrel, Fondateur de l'Unité documentaire d'Arte.

synopsis

1983, Jude Ratnam a cinq ans. Il fuit à bord d'un train rouge les massacres perpétrés contre les Tamouls par le gouvernement pro-cinghalais de Sri Lanka.

Aujourd'hui, réalisateur, Jude parcourt à nouveau son pays du sud au nord. Face à lui défilent les traces de la violence de 26 ans d'une guerre qui a fait basculer le combat pour la liberté de la minorité tamoule dans un terrorisme autodestructeur. En convoquant les souvenirs enfouis de ses compatriotes ayant appartenu pour la plupart à des groupes militants, dont les Tigres Tamouls, il propose de surmonter la colère et ouvre la voie à une possible réconciliation.

Demons in Paradise est l'aboutissement de 10 ans de travail. C'est le premier film documentaire d'un cinéaste sri lankais tamoul qui ose raconter la guerre civile de l'intérieur.

notes du réalisateur

2

Je viens d'un pays dont l'histoire est violente. Trente ans de guerre civile viennent de s'y terminer. À cinq ans, en juillet 1983, j'échappe de justesse aux massacres du « Black July ». Ce « Juillet Noir » est le mois des pogroms anti-tamouls planifiés par des assassins à la solde du gouvernement pro-cinghalais. En quelques jours, trois mille civils tamouls sont tués. Cette nuit-là, ma famille fuit en train, Colombo, notre capitale, vers le nord à la recherche d'un refuge... Et la peur ne me quitte plus.

Je viens d'un pays vaincu depuis longtemps. Portugais, hollandais et britanniques ont été nos colonisateurs. Aujourd'hui, tout au Nord de Sri Lanka, là où les Tigres Tamouls dynamitaient les trains et coupaient routes et voies ferrées, là où ils avaient séparé leur territoire du reste du pays pour y mener leur projet fou d'un pays ethniquement pur, rouillent encore des chemins de fer estampillés England.

Je viens d'une lignée qui porte en son cœur cet héritage colonial et je vois la guerre civile comme une conséquence évidente de ce lointain héritage. Ce besoin de préserver sa propre identité... La terreur de la perdre. Et ce monde globalisé qui l'exacerbe et nous fragilise d'autant plus.

Comme tous les jeunes tamouls, j'ai été tenté par la lutte armée. J'en ai été dissuadé par les méthodes extrémistes du LTTE, l'organisation des Tigres Tamouls. J'ai appris à vivre entre ces deux méfiances : celle du gouvernement qui m'a jeté en prison dans ma jeunesse sans autre raison que celle d'être tamoul, et celle des communautés tamoules sous l'emprise autoritaire et cruelle du LTTE. Au fil des années, je me suis habitué à cette



étrange sensation de sembler toujours le traître de l'une ou de l'autre des communautés.

L'année la naissance de mon premier fils, il y a maintenant huit ans, j'ai quitté mon travail dans l'association humanitaire hongroise HIA. Je n'en pouvais plus de rouler en 4x4 dans un pays démuné, d'être payé pour organiser ces ateliers de la paix où nous prêchions la réconciliation alors que la guerre civile faisait rage et que le pays était coupé en deux.

Je me demandais de plus en plus souvent : est-ce bien dans ce pays-là que mon fils va grandir ? Aurait-il à vivre avec cette même peur ? Avec ces mêmes haines ? À devoir s'accommoder des mêmes violences ? J'ai passé de longs mois à me demander comment enrayer ce processus inéluctable. Comment atteindre un être là où il est sensible, comment toucher son émotion autant que son intelligence ? Mon amour du cinéma, comme spectateur et comme étudiant en communications, m'est apparu un jour comme une évidence. Je devais faire des films.

Le fait de n'avoir aucun contact avec l'industrie du cinéma ne m'a pas arrêté. J'ai commencé à fréquenter toutes les projections et propositions des Instituts Culturels. Je n'avais aucune idée à l'époque qu'il existait un cinéma documentaire. Je me souviens encore du silence qui a suivi la présentation d'un extrait de *S21* de Rithy Panh.

Malgré les pressions internationales, le gouvernement sri-lankais reste un gouvernement autoritaire. Seule la terreur des Tigres Tamouls a été battue. Jamais les violences de l'armée n'ont été punies, jamais

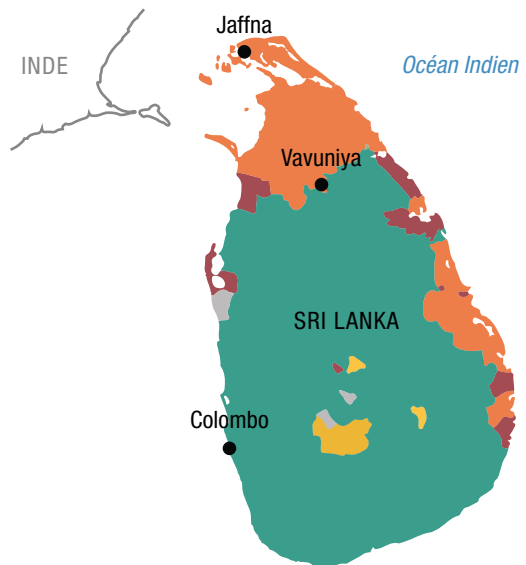


aucun émeutier n'a été condamné, jamais aucun tamoul n'a été indemnisé pour les lourdes pertes subies. Notre programme politique n'est en rien comparable aux Commissions Vérité et Réconciliation de l'Afrique du Sud. Au Sri Lanka, huit ans après la fin du conflit, on célèbre la fin de la guerre mais on prêche l'amnésie générale et on impose le silence. Moi je veux rompre ce silence. Je crois qu'il faut mettre à nu les cicatrices pour les soigner et qu'il ne sert à rien de les dissimuler.

Je viens d'un pays complexe où la guerre civile nous a enseigné que craindre l'autre peut amener à se craindre soi-même. Nous avons payé le prix fort de cet enseignement, c'est pourquoi je voulais que ce film capture un peu de cette complexité, de ce paradoxe humain et révèle ainsi le cycle vicieux de la violence et de la xénophobie qui ont infesté notre superbe pays. Je voudrais sincèrement nous aider, par ce film, en commençant par y traverser moi-même mon propre effroi, à avoir moins peur de nos vérités.

Je viens d'un pays aux paysages paradisiaques où il existait un train rouge qui reliait le Sud au Nord. Nous l'appelions « Le Démon ».

Jude Ratnam



En 1948, Ceylan, ancienne colonie anglaise, devient indépendante. La majorité cingalaise s'engage alors à respecter les droits de la minorité Tamoule. Mais une dizaine d'années plus tard, un gouvernement cingalais populiste impose le cingalais comme unique langue du pays et le bouddhisme comme religion d'État. Ceylan se nommera désormais Sri Lanka, mot cingalais désignant un « pays resplendissant ».

Dans le Nord et l'Est du pays, là où les tamouls forment la presque totalité des habitants, là où personne ne parle ni ne comprend le cingalais et où le bouddhisme n'existe pas, les élus tamouls soutenus par toute la population organisent des protestations pacifiques pour le droit à garder leur langue. Ils reçoivent pour réponse des fins de non-recevoir et se retrouvent confrontés à des manifestations de plus en plus brutales de violences anti-tamoules. En réaction, à partir de 1975, les jeunes tamouls se radicalisent.


En juillet 1983, près de 3000 Tamouls sont assassinés en quelques jours et des centaines de milliers deviennent des réfugiés. Ce « Black July » marque le début de la guerre civile entre rebelles Tamouls et l'état sri-lankais. Guerre qui durera 30 ans.


Les Tigres Tamouls, connus sous le sigle LTTE, font longtemps passer leurs actions terroristes pour un combat de libération et d'émancipation. Mais leurs attaques envers les citoyens cingalais, tout comme envers les individus et organisations Tamouls opposés à leur action ou trop modérés, ajouté à leur vision fascisante d'une race purement Tamoule, en font de véritables tyrans craints de tous.


En 2009, l'État sri-lankais écrase les Tigres Tamouls et déclare la paix. Pendant cette période, c'est plus de 100 000 morts, presque 35 000 disparus, plus de 500 000 déplacés et 1 million de réfugiés politiques exilés dans d'autres pays qui créent, malgré la paix, un sentiment de défiance indélébile entre les deux communautés.


SRI LANKA Groupes ethniques

 Cingalais 74,9%

 Tamoul Sri Lankais 11,2%

 Maures Sri Lankais 9,2%

 Tamoul Indiens 4,2%

 Pas de majorité

Jude Ratnam est un ancien salarié d'ONG, devenu cinéaste. Il obtient un diplôme en sociologie et en psychologie à l'Université de Kamaraj en Inde du Sud avant de se lancer dans les études de cinéma à l'École de Gestion des Media à Sri Lanka.

En 2006, Jude quitte son poste pour l'ONG, ne pouvant plus supporter l'hypocrisie d'un travail consistant à prêcher la réconciliation alors que la guerre civile fait encore rage, que le pays est violemment divisé et appauvri.

Il passe des mois à réfléchir aux moyens de toucher le plus grand nombre de personnes de manière intime et politique. Comment atteindre les émotions aussi bien que les esprits de ses compatriotes ? Son amour pour le cinéma, en tant que cinéphile, lui apparaît soudainement comme une évidence. Il doit faire des films. C'est cette intuition qui lui donnera le courage de s'atteler à projet pendant 10 ans et malgré les risques qu'il encourt. Il se forme et s'entoure d'une équipe française (sa coauteure Isabelle Marina lui présente la productrice Julie Paratian), tamoule et cingalaise, puisque son pari est de pouvoir mettre en pratique au moment même du tournage un possible dialogue. Sur sa route, il rencontre des personnalités qui, chacune à sa manière, lui donne la force de persévérer : Tue Steen Muller, animateur du réseau européen de producteur, EDN, Ally Derks de l'IDFA BERTHA FUND, Raoul Peck, président de la Fémis alors qu'il y suit l'atelier ARCHIDOC, le réalisateur Rithy Panh, son inspirateur, le fondateur de L'unité Documentaire de ARTE, Thierry Garrel et enfin Christian Jeune et Thierry Frémaux qui l'invitent en Sélection à Cannes. Jude est aussi critique de films et cofondateur du Colombo Film Circle et gérant de la société de production KRITI-A Work of Art qui a coproduit le film *Demons In Paradise*. Il travaille actuellement à de nouveaux projets de films à Sri Lanka.

Par **Brigitte Leloire Kérachian**, journaliste, spécialiste du cinéma indien - fantastikindia.fr

Votre documentaire Demons in Paradise est inattendu et très émouvant. J'aimerais connaître votre parcours personnel et professionnel. Pourquoi avoir choisi la forme du documentaire au lieu d'une œuvre de fiction ?

Je dirais que ce n'est pas un choix volontaire. Le documentaire m'a choisi. Je n'imaginai pas que je ferais un film au départ. J'ai toujours voulu œuvrer dans l'activisme social et par conséquent la défense des droits humains est au cœur de mon parcours. Pendant plus de 6 ans, j'ai travaillé dans ce domaine qui m'a mené vers la désillusion. Mais en fin de compte, cela m'a conduit vers la création cinématographique. J'ai vu les films de Charlie Chaplin quand j'étais enfant et puis je les ai revus à l'âge adulte. Mon admiration pour ces films et leur profondeur, m'ont fait penser qu'avec un long métrage ou un documentaire, un homme pouvait avoir un énorme impact en montrant la condition humaine. Le langage cinématographique n'est pas



seulement un activisme extraverti, cela provoque une exploration intérieure et une introspection. C'est pourquoi mon intérêt pour le cinéma s'est développé. Cette introspection vous pousse à extraire un message qui peut se montrer au cinéma.

Certaines scènes sont tournées de nuit autour d'un feu de camp. Était-ce la tradition de l'époque ou bien un rendez-vous impromptu ? Les scènes de nuit contribuent à se remémorer combien ils avaient la nécessité de se cacher, de dissimuler leurs identités pendant cette période si violente.

Je leur ai demandé de venir à un certain moment. Mais c'est toujours un étonnement ! Les personnes qui acceptent de se laisser filmer par la caméra ont différentes motivations. Le cinéma induit certains comportements chez les gens et sans la caméra, ils n'agiraient pas ainsi. Ce sont des personnes sérieuses et d'expérience. Dans notre documentaire, ils ont accepté de parler de façon très particulière. Le processus se nourrit de lui-même pour atteindre cette forme spécifique. Il y a certainement, profondément ancré dans leur esprit, ce besoin de se cacher, de masquer leurs sentiments. Ils circulaient de nuit avec peut-être une petite lampe. On ne voit pas toujours les visages complètement, la lumière va et vient. J'ai écrit l'histoire pour construire le sujet en amont et bien déterminer le matériau que je voulais exploiter. C'est central dans le cinéma. C'est un processus cognitif, mais ensuite, vous laissez les scènes se dérouler devant la caméra. Les impressions de départ se sont confirmées au fur et à mesure de notre tournage.

On voit peu les exactions de l'armée cinghalaise. Que savent les jeunes générations de ce conflit ? Comment en prennent-ils connaissance ?

Les actions de l'armée cinghalaise sont dans la première partie du film. Je ne voulais pas faire un documentaire sous forme de répertoire des faits historiques. Les souffrances infligées à la communauté tamoule sont au centre de mon récit. Une question fondamentale se pose : dans une guerre, personne n'est totalement innocent. Le message du documentaire est orienté vers les questions : à quel moment commence la justice ? Quand démarrez-vous le processus de réconciliation ? Est-ce possible en acceptant ce qui s'est passé ? Qu'avons-nous fait de mal de notre côté ? J'ai vu des documentaires sur le Sri Lanka et il manquait systématiquement ce regard du point de vue de notre communauté et ses réactions. En ayant un enfant, je savais que je ne voulais pas lui transmettre cette douleur. Il n'a pas à porter cette immense peine toute sa vie. J'ai sûrement maintenu ma

motivation pendant 10 ans pour réaliser ce documentaire, afin de poser les questions : Comment un individu a-t-il nourri cette identité ? Comment est-ce qu'il la gère ? Notre communauté tamoule a été vaincue. C'est ancré dans notre mentalité. Ce sentiment de défaite nous rend victime, notre communauté a été meurtrie. Il nous faut aussi regarder en profondeur, d'une manière différente, pour comprendre et transmettre. Comment s'est déroulée la défaite ? Comment avons-nous géré les combats, les difficultés à surmonter ?

Quelle est la situation actuelle pour les tamouls ? Avez-vous des écoles où la langue est enseignée ?

Nous avons des écoles maintenant, mais il faut trouver cette ligne ténue pour que la communauté tamoule s'autonomise. Elle doit aussi travailler et créer dans sa langue. Dans le Sud, à cause du système anglais, et probablement en Inde, la situation est similaire, tout est hyper centralisé. Le système administratif est dans la langue cinghalaise de la majorité et si vous l'ignorez, vous n'obtiendrez rien. Partager un peu de pouvoir et donner un peu d'autonomie permettrait que cette administration soit étendue partout. Je ne suis pas un politique mais un peu d'autonomie serait bénéfique. Le système anglais ancien doit être transformé.



fiche technique

Réalisateur Jude Ratnam

Auteurs Jude Ratnam, Isabelle Marina

Montage Jeanne Oberson

Productrice Julie Paratian,
assistée d'Astrig Chandeze-Avakian

Image Chinthaka Somakeerthi, Mahinda Abeysinghe

Montage Son Wickrama Senevirathne,
H.M Indika Sisira Kumara, Benoît Gargonne

Mixage Jean-Guy Veran, Mactari

Musique Rajkumar Dharshan

Étalonnage Steven Le Guellec, Stuff Movie

Graphisme Simon Gréau

Partenaires CNC, PROCIREP-ANGOA, IDFA Bertha Fund,
Région Île-de-France, Région Nouvelle-Aquitaine, Asian Cinema Fund,
Cinéma du Réel – Paris-DOC-SCREENINGS

Production Sister productions (France), Kriti a Work of Art (Sri Lanka)

Année de production 2017

Distribution Survivance.

survivance

survivance.net

